

Lettres québécoises

Lyne Richard, Jean Désy, Jean Yves Collette et Michel Gay

Jacques Paquin

Numéro 138, été 2010

URI : id.erudit.org/iderudit/62373ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquin, J. (2010). Lyne Richard, Jean Désy, Jean Yves Collette et Michel Gay. *Lettres québécoises*, (138), 42–43.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

☆☆☆ 1/2

Lyne Richard, *Marcher pieds nus sur nos disparitions*, Ottawa, David, coll. « Voix intérieures », 2009, 78 p., 15,95 \$.

Plaisir des sens

Le lyrisme de Lyne Richard, s'il est largement tributaire de la parole amoureuse génération de l'Hexagone s'en distingue par la part essentielle que prend la sensualité, voire l'érotisme, dans la majorité de ses écrits.

Associée à la ville de Québec, la poète, après avoir publié ses cinq premiers recueils chez le Loup de Gouttière, fait désormais paraître ses recueils aux Éditions David, tout comme Michel Pleau, également de Québec. Si bien que cette maison d'édition franco-ontarienne possède un cata-



LYNE RICHARD

logue déjà assez bien garni, avec une belle qualité matérielle qui attire non seulement les auteurs francophones mais aussi des poètes québécois désirant publier hors de la métropole. Mais revenons au recueil lui-même.

LE CORPS SE SOUVIENT

Marcher pieds nus sur nos disparitions trace un parcours divisé en quatre étapes, où domine, dans les deux premières, le regard nostalgique de la maturité, alors que l'énonciatrice, à l'aube de ses cinquante ans, fait le bilan d'un amour révolu. La présence des objets et des choses sensibles sur fond de paysage automnal donne consistance à ce *lamento* qui ne dépasse jamais la mesure :

*existait-il un coin de l'âme
où les cercueils restaient debout
à murmurer les chants perdus
des mots très doux
qui bavaient dans la gorge
avant de condamner le cœur
aux châssis de novembre? (p. 26)*

Dans une perspective ouvertement influencée par Gaston Miron, la seconde partie (« Murmures de lumière ») module une douloureuse marche à l'amour tendue

vers « la certitude que les roses / reviendront par dizaines / palper la soie du désir » (p. 44).

PLAISIRS DE LA LANGUE

Suit « Au creux du rouge », typique de la palette érotique qui caractérise la poésie de Lyne Richard, que j'avais découverte dans le recueil au titre presque explicite, *Agenouillée dans vos bouches* (Cornac, 1999). Si quelqu'un devait publier une anthologie de poésie érotique au Québec ou même ailleurs, il faudrait faire figurer cette partie dans son intégrité. Rien de vulgaire ou de platement pornographique, c'est bel et bien la poésie qui humecte la langue : « ma langue est un archet / à la pointe engorgée / tu dérives dans la joie des salives » (p. 49). Cette halte au cœur du recueil comme de l'instant suggère un intermède entre la parole nostalgique et la dernière partie, cri du cœur qui en appelle à une forme d'état de grâce qui sauverait de la haine et de la destruction.

Ce n'est ni par l'innovation formelle ni par l'invention thématique que se singularise cette écriture, celle-ci réside dans la maîtrise des images (à part quelques facilités) et une sensualité palpable qui trame tous les poèmes.

☆☆☆

Jean Désy, *Toundra, Tundra*, encre de Pierre Lussier, Montréal, Les Éditions XYZ, 2009, 134 p., 25 \$.

Fresque boréale

Jean Désy, médecin de profession, est reconnu pour ses écrits qui témoignent de son expérience dans le Grand Nord et aussi pour sa prédilection pour le nomadisme. Les écrits de *Toundra, Tundra* sont le fruit de choses vécues dont le poète se fait le chanteur, dans un hommage exalté à un pays de mousse et de lichen à perte de vue.

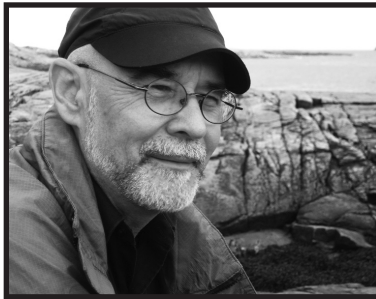
De belle facture, le recueil à la maquette glacée et couleur neige est ponctué d'encre de Pierre Lussier, toutes enfermées dans une sphère parfaite, comme un hublot qui donne accès à la fantasmagorie boréale. En vis-à-vis des poèmes en français, leur traduction en anglais avec, toujours, sur la page de gauche, un vers en inuit, traduit dans les deux autres langues. L'auteur a pris le soin d'ajouter un lexique pour que le lecteur apprécie davantage les nombreuses références à la vie du peuple du Grand Nord. En ce recueil se mêlent donc le souci du réalisme et du pittoresque de ces grandes bandes de blanc et un exotisme assuré pour nos yeux de peuple du Sud :



*J'arrive!
Vallées de la Kongut et de la Kogaluk
Lacs à l'eau claire et Qalluviartuuq
Vos cieux effarants m'obligent
Vos sources mêmes sont ma vie (p. 35)*

UNE SAVANTE NORDICITÉ

Désy ne dédaigne pas non plus l'usage de mots plus spécialisés ou même savants pour rendre compte de la terre qu'il arpente, ce qui le rapproche par certains côtés du poète géographe Camille Laverdière (*Ce froid longuement descendu*, 1995). Outre la description des paysages nordiques, le poète, devant le silence de ces grands espaces parfois effrayants, médite aussi sur sa propre existence d'homme du Sud fasciné par le pays du froid. La fin du recueil donne lieu à une série de poèmes consacrés à Dieu, la mort, le mal qui donnent une dimension mystique à ce qui pouvait laisser croire à une simple apologie de la vie nomade. Il faut cependant, pour aimer Désy, accepter de mettre en veilleuse les lunettes de la modernité, bien qu'il dédicace un texte au groupe de rappeurs Loco Locass. L'expérience «vécue» dicte à elle seule les voies du poème.



JEAN DÉSY

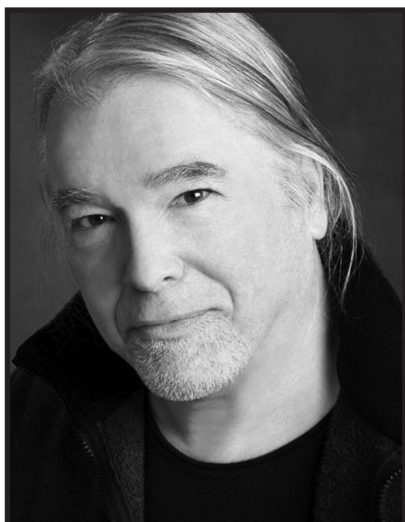
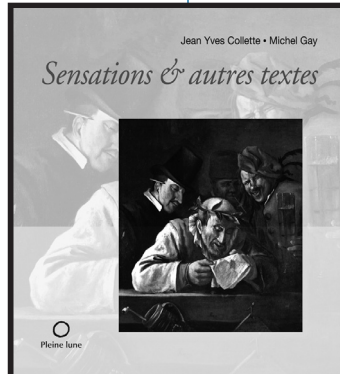


Jean Yves Collette et Michel Gay, *Sensations et autres textes*, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 2009, 108 p., 18,95 \$.

Joueurs de poker

Le tandem Jean Yves Collette et Michel Gay, après 25 ans d'intervalle, s'est de nouveau amusé à jouer aux dés avec le langage.

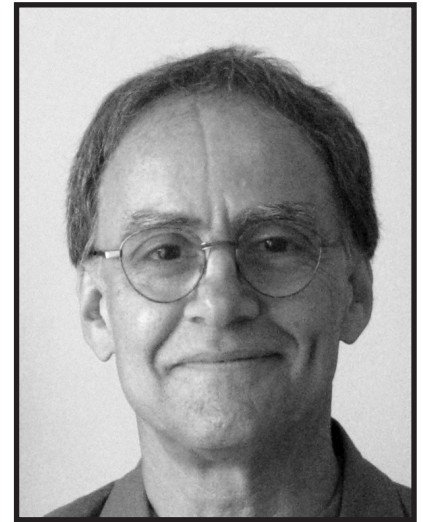
Avec *Sensations et autres textes*, ils rééditent trois séries de publications parues au milieu des années 1980 à la *Nouvelle Barre du Jour (NB)*, sous le pseudonyme de Claude Raymond (du nom du commenta-



JEAN YVES COLLETTE

Le lecteur est devant cette petite prose festive comme on assiste à un happy hour, où ça se passe entre copains, qui rient entre eux d'un air entendu, en faisant un pied de nez à toute prétention à la quête du sens.

teur sportif et ex-joueur des Expos de Montréal). À la «poésie», vocable que les formalistes ont ouvertement en grippe, ils substituent la «textualisation», à une époque où on clame haut et fort la mort du genre. Les auteurs ont cependant préféré laisser tomber le mot lors de cette réédition, si bien que l'un des titres, «Locomotive. Textualisation», est délesté de son *label* formaliste, tandis que «Disposition» se lit maintenant au pluriel. «Joker», qui étale un jeu de cartes, dont chacune est associée à un tercet, complète la série d'écrits déjà publiés mais qui sont passés inaperçus aux yeux de la critique. Les influences conjuguées de l'Oulipo qui a donné ses lettres de noblesse aux textes à contrainte et du «Coup de dé...» de Mallarmé se sont faites plus rares après les années 1980. Les auteurs ont beau avoir conservé leur passion pour les mécaniques langagières, leur ludisme reste empreint d'une nostalgie pour une époque révolue, y compris leur propre activité littéraire, beaucoup plus clairsemée depuis.



MICHEL GAY

DES AMUSE-GUEULES

Misant sur «le dé effrayant du lu toujours lancé» (p. 18), les deux compères s'amusent ferme, bâtissant, avec «Sensations», seul texte inédit du recueil, un abécédaire dont le prétexte est une phrase, la plus banale possible, tirée d'un classique français que, par ailleurs, ils avouent n'avoir pas pris le temps de lire. Le plus beau passage orne la quatrième de couverture :

Faut-il toujours aller à l'essentiel? Ne vaut-il pas mieux, la plupart du temps, tout simplement s'en passer? Ne devrait-on pas préférer, la plupart du temps, marcher dans un parc, regarder la mer, écouter le vent dans un arbre... Ça va, arbre? (p. 76)

Le lecteur est devant cette petite prose festive comme on assiste à un *happy hour*, où ça se passe entre copains, qui rient entre eux d'un air entendu, en faisant un pied de nez à toute prétention à la quête du sens. L'épigraphe de Perec qui ferme le recueil résume bien l'esprit de cette sympathique aventure qui clôt le cycle des écrits de Claude Raymond : « Ils rêvaient de repartir à zéro de tout / recommencer sur de nouvelles bases » (p. 104) On verra bien. ■

INFOCAPSULE

Effets pervers de la numérisation

La révolution du livre se poursuit sans qu'il n'y paraisse trop et la numérisation est devenue monnaie courante. Bien sûr, le géant Google s'impose, mais des centaines d'autres acteurs saisissent le contenu de livres qui échappent au droit d'auteur. Dans une décennie, personne n'achètera plus Molière, Rimbaud ou Proust, on les téléchargera. Ce sera une perte immense pour les éditeurs qui vivaient des grands classiques. On comprend alors pourquoi ces derniers ruent dans les brancards. Leur survie est en jeu.